

L'individu à l'aune de la dépression

Alain Ehrenberg, *La Fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998, 318 p

Luis Carlos Fernandez

Volume 41, Number 5 (245), October 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32609ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fernandez, L. C. (1999). Review of [L'individu à l'aune de la dépression / Alain Ehrenberg, *La Fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998, 318 p]. *Liberté*, 41(5), 110–116.

LUIS CARLOS FERNANDEZ

L'INDIVIDU À L'AUNE DE LA DÉPRESSION

Alain Ehrenberg, La Fatigue d'être soi. Dépression et société, Paris, Odile Jacob, 1998, 318 p.

On sentait bien que l'ampleur sans précédent du phénomène dépressif — nouveau visage du malaise dans la civilisation — ne pouvait être étrangère à la façon dont l'époque conçoit l'individu. *La Fatigue d'être soi* montre à quel point on voyait juste. Dans ce troisième volet¹ de son analyse de l'individualité contemporaine, Alain Ehrenberg — sociologue, directeur du collectif de recherche « Psychotropes, Politique, Société » du CNRS à Paris — se livre à un examen attentif de ses transformations et de l'évolution concomitante de la dépression en tant qu'entité nosologique. Cela nous vaut un remarquable essai d'histoire de la psychiatrie, champ aussi fertile que peu labouré par les chercheurs français en sciences sociales depuis les travaux marquants de Robert Castel.

À l'origine de l'enquête, deux questions que l'auteur formule ainsi : « Pourquoi et comment la dépression s'est-elle imposée comme notre principal malheur intime ; dans quelle mesure est-elle révélatrice des muta-

1. Les deux premiers étant *Le Culte de la performance* (1991) et *L'Individu incertain* (1995), parus pour la première fois chez Calmann-Lévy.

tions de l'individualité à la fin du xx^e siècle ? » Son travail lui permettra de montrer de façon tout à fait convaincante que la dépression est devenue l'emblème du mal de vivre moderne parce qu'elle est à la fois le plus vague des labels psychiatriques et la plus universelle des affections. L'histoire clinique et sociale qu'il retrace (et dont je ne puis mentionner ici que les grandes lignes et les principaux tournants) plonge ses racines dans la controverse soulevée par les thèses concurrentes de Janet et de Freud sur l'étiologie des névroses. L'explication freudienne en termes de conflit intrapsychique éclipsera longuement celle par le « déficit » que propose Janet, qui insiste déjà sur l'asthénie, la fatigue, l'impuissance du névrosé. Mais l'irrésistible montée de la dépression au zénith de la psychopathologie signera la « revanche posthume » du point de vue janétien.

On peut situer l'émergence de la thématique dépressive proprement dite au tout début des années 1940, le traitement des états mélancoliques par l'électrochoc (technique mise au point par Ugo Carletti en 1938) ayant renforcé l'idée que toute affection mentale résulte d'une perturbation de l'affectivité. La dépression est alors considérée comme un simple syndrome présent dans la plupart des troubles psychiques, elle n'est pas encore la « maladie » qu'elle ne tardera pas à devenir ; mais elle n'attendra pas que l'utilisation des antidépresseurs se généralise pour déborder largement le domaine psychiatrique et entamer sa socialisation, comme le montre le dépouillement des magazines féminins effectué par Ehrenberg.

Le début des années 1950 marque la naissance des neuroleptiques et de la première version du manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM) élaboré par l'*American Psychiatric Association* ; les premiers antidépresseurs ne verront le jour que vers la fin de la décennie. Se mettent ainsi en place, presque simultanément, les deux

stratégies (pharmacologique, classificatoire) par lesquelles la psychiatrie cherche à se donner la crédibilité médicale et scientifique qui lui a toujours fait cruellement défaut. La consommation massive de psychotropes se développe au cours des années 1960 et 1970, donnant lieu à la constitution d'un empire pharmaceutique au maintien duquel le destin de la psychiatrie est de plus en plus étroitement lié. Cette époque est également celle de la prolifération des techniques psychothérapeutiques et de la création d'un marché — toujours en expansion lui aussi — de la « croissance personnelle ».

La parution en 1980, après dix ans d'élaboration, du DSM-III consacre l'internationalisation de ce qu'on pourrait appeler le principe de scissiparité nosologique qui régit la psychiatrie américaine ; les grandes catégories comme celle de névrose disparaissent sous un nombre sans cesse croissant d'entités plus simples dont le principal intérêt est d'améliorer la fidélité statistique de l'outil — et de faire ainsi oublier que sa *validité* reste encore à établir.

Années 1990 : le fameux *Prozac*, vedette des anti-dépresseurs dernier cri, s'impose un bref moment comme remède miracle dont l'utilisation massive fait parler de psychopharmacologie cosmétique ; en 1994, l'APA publie encore une version « enrichie » de son manuel² — le DSM-IV. La tendance s'accroît.

Cette tendance est définie par une double dynamique de « socialisation de la psyché » et de « psychologisation du social ». Dynamique triple même, si l'on ajoute la médicalisation de l'existence le long d'une spirale où l'offre de soins induit sans cesse de nouveaux besoins qui n'en finissent pas de la relancer³. Les modifications de

2. Sur ce que peut avoir à la fois de dérisoire et d'inquiétant cette incessante fabrication d'entités psychopathologiques, je ne peux que renvoyer le lecteur à l'ouvrage de Thomas Szasz, *Insanity. The Idea and its Consequences*, New York, John Wiley & Sons Inc., 1987.

l'entendement psychiatrique que je viens d'évoquer sommairement traduisent avec une remarquable fidélité les transformations subies par les sociétés démocratiques depuis la fin de la Deuxième guerre, et qui, soulignons-le au passage, ont abouti à l'instauration d'un ordre néolibéral à l'échelle planétaire. Le cas de la France étudié par Ehrenberg montre que ces transformations entraînent le passage de l'univers du permis à celui du possible, d'un espace social « disciplinaire », structuré en classes et en rôles rigides, à un monde où chacun est appelé à devenir le seul planificateur et l'unique artisan de son existence : démocratisation absolue — et absolument cynique — de l'idéal du *self-made man*. Une transition que les événements de Mai 68 ont puissamment illustrée.

Cette façon de décrire les phénomènes ne doit cependant pas faire illusion. Dire que l'on est sorti d'un système de type disciplinaire ne signifie nullement que l'on s'est affranchi de toute contrainte, loin de là ; cela veut dire seulement que la norme s'est déplacée et que les contraintes qu'elle fait peser aujourd'hui ne sont plus celles d'hier. Du coup, l'individu n'est plus tenu de se définir en référence aux notions de loi, d'interdit et de conflit (qui ne deviennent pas totalement inopérantes pour autant), mais d'après le nouveau code de la réalisation individuelle. Il habite maintenant un monde social où la recherche acharnée de consensus s'impose comme stratégie d'évitement du débat et d'élimination des modes d'affrontement organisés ; où les maîtres mots sont partout — y compris au sein des syndicats et des formations politiques — *coopération* et *partenariat* ; où l'harmonisation d'intérêts corporatistes se substitue à la poursuite de l'intérêt commun.

Sur le terrain de la psychopathologie, le « sujet coupable » de la névrose cède la place à l'individu déprimé. C'est le moment où, déjà moribond aux États-Unis, le

3. On lira là-dessus avec profit le récent article d'Ivan Illich, « L'obsession de la santé parfaite » (*Le Monde diplomatique*, mars 1999).

freudisme commence à perdre en France la position hégémonique qu'il y aura tenue pendant deux bonnes décennies. Avec beaucoup de retard par rapport à leurs collègues anglo-saxons, les psychanalystes français remarquent enfin les troubles narcissiques et autres organisations limites de la personnalité dont relèvent maints états dépressifs; des pathologies que — venant d'en constater la profusion — ils n'hésitent pas à qualifier de « nouvelles maladies de l'âme »...

La dépression multiplie ses figures, s'avancant même « masquée ». Son diagnostic a beau être plus incertain que jamais, il n'en décline pas moins tous les autres. Et, fait hautement révélateur, la tristesse, dont on aurait pu croire qu'elle en serait toujours le critère par excellence, se voit supplantée par l'*inhibition*. D'où les expressions « pathologie de la liberté » et « pathologie de l'action » dont use Ehrenberg pour caractériser respectivement la névrose et la condition dépressive. *Condition*, en effet, et non état, puisqu'en même temps qu'on estime pouvoir la traiter de mieux en mieux, on constate qu'on n'arrive pas à la guérir (ce qui est du reste aussi le cas de la plupart des troubles psychiatriques).

Quand tant d'individus répondent aux sommations de la modernité — agissez, inventez constamment, surpassez-vous — par le *non possum* de la dépression ou par la fuite en avant addictive (les deux faces de l'atteinte identitaire), on est en droit de se demander si le quidam de l'individualisme entrepreneurial-consumériste est un être humainement viable et authentiquement individué.

*

Voici donc une idée forte et solidement étayée; une étude éclairante et minutieusement conduite; une perspective fort bienvenue en un temps où l'organicisme, malgré sa constitutive indigence épistémique, séduit plus que jamais l'opinion et consolide son autorité au sein des

sciences du comportement ; mais un ouvrage qui n'est cependant pas irréprochable à tous égards. (N'ayant pas ici le loisir de multiplier les citations et de les commenter en détail, je me contenterai de renvoyer le lecteur aux passages que je questionne.)

On glissera volontiers sur les quelques formulations relâchées (« Le conflit... », « La crise de la guérison... », lit-on là où c'est manifestement de *la thèse* du conflit et de la crise *de la croyance* en la guérison qu'il s'agit) et les bizarres alliances de termes (« confusion inutile ») qui entachent l'écriture ici et là. On sera davantage retenu par l'ambiguïté de passages comme celui (p. 139) où il est dit que la psychanalyse « s'exerce » efficacement dans le registre névrotique, sans que l'on sache bien si l'auteur ne fait ainsi que rapporter ce qu'affirment les psychanalystes — en dépit des si nombreux témoignages du contraire — ou s'il abonde dans leur sens. Et on sera plus frappé encore par l'obscurité de certains autres passages, dont l'énoncé du principe qui aurait guidé sa démarche (p. 18-19), ou par l'indistinction des registres du constat et du jugement dans sa caractérisation de l'individualisme contemporain (p. 241, 243).

Si l'on peut se montrer indulgent envers ces défaillances formelles, les conclusions que l'auteur croit pouvoir tirer des résultats de sa double enquête soulèvent, en revanche, d'assez vives objections. On ne saurait le suivre dans sa légitimation de la « médecine des comportements » ni dans l'attitude plus que conciliante qu'il adopte vis-à-vis de l'option psychopharmacologique. Bien qu'incomplète en ce qui concerne le volet américain, sa connaissance du dossier aurait dû lui interdire d'avancer que « les nouveaux antidépresseurs sont certainement d'excellents médicaments » (p. 228). Aussi, quand il demande « en quoi la possibilité de gérer d'une façon fine nos humeurs est-elle un problème, à condition bien entendu que les molécules ne soient pas toxiques ? » et

« De quelle nature serait ce problème ? » (p. 203), on lui rétorquera qu'il n'est point de molécule non toxique (l'idée qu'il puisse y en avoir un jour est une quasi-utopie ; quant à celles dont on dispose, leur toxicité réelle est — comme plusieurs études l'ont montré — bien supérieure à ce qu'en disent les fabricants) ; en existerait-il d'ailleurs, que leur consommation généralisée n'en poserait pas moins ce très grave problème : l'inculcation de l'idée que la souffrance psychique n'est en dernier lieu qu'une affaire de biochimie cérébrale.

On ne saurait faire siens non plus le relativisme, le ton quelque peu résigné et la prudence critique de l'auteur, qui donne la fâcheuse impression de prôner une sorte d'adaptation « lucide » aux changements sociaux (p. 228-243). La lorgnette est bien celle, fort pertinente, de la sociologie, mais le regard n'est décidément pas celui d'un Bourdieu.

*

Ehrenberg dit avoir écrit *La Fatigue d'être soi* en s'inspirant d'un théorème du cinéaste David Cronenberg : « ça mute en nous, mais on ne quitte jamais l'humain ». Certes, puisque tout ce que fait notre espèce est humain par définition ; de cela, sur l'« écran » de l'histoire, Auschwitz avait déjà fourni la plus abominable illustration. Je n'y vois donc, pour ma part, qu'un truisme bien peu rassurant car, outre que l'assassinat de masse est toujours d'actualité, la démente marchande de notre époque prouve à l'envi qu'il est, hélas, donné aux hommes de *vivre et penser comme des porcs* ⁴.

4. Titre du percutant essai de Gilles Châtelet, *Exils*, 1998.